

« Créer une zone de transformations possible »⁴

DU RÔLE DE L'ANIMAL DANS L'ŒUVRE DE FRANÇOISE PÉTROVITCH

Oiseau, écureuil, lapin, cerf, âne, chien, un foisonnement d'animaux que Françoise Pérovitch place aux côtés de ses protagonistes ou assemble en d'étranges créatures hybrides. Images oniriques, ils peuplent toute son œuvre – dessin, peinture, sculpture ou vidéo. Métamorphoses de l'animal et de l'humain, rencontres candides, symbioses, sosies, ces bêtes fascinent le spectateur. Pourquoi ces animaux ? D'où viennent-ils, et que veulent-ils dire ?

Dans son univers graphique, Françoise Pérovitch s'attache aux premiers âges de la vie, les épreuves et blessures de ces premières périodes d'inquiétude, de fragilité et de vulnérabilité. *Enfance inquiétante, Maturité fragile, Adolescence vulnérable* : les œuvres réunies sous ces titres pour cette exposition présentent des jeunes, garçons et filles, perdus dans leurs pensées, le regard introverti, leurs yeux le plus souvent fermés, dans un espace vide, hors de tout contexte social, leur corps touchant parfois un autre corps, en douceur. De ces œuvres à l'encre sur papier, aux tons délicats et au lavis, souvent sans titre, créées entre 2000 et aujourd'hui, émane une certaine ambiance affective. Elles transforment en images sensibles les thèmes de l'introspection et de la recherche d'identité, les questions du genre et de la différence des genres, ainsi que la découverte du corps. Ce sont des dessins représentant des états d'âme, documentant des expériences, souvenirs et humeurs, le plus souvent tristes. « Je traite dans l'espace de la peinture les questions qui sont les miennes : le double, la cruauté, l'enfance dans ce qu'elle annonce de la vie² », dit l'artiste. Les animaux y apparaissent comme des compagnons de voyage, offrant aux enfants protection, camaraderie, amitié et intimité. En même temps, on perçoit en eux un pouls venant d'une autre source, d'une force parfois mystérieuse, voire magique. Que signifie l'oiseau dans toutes ces peintures où le corps de la fillette ou du garçon flotte, sans vie, ou semble



Vanité, 2011, lavis d'encre sur papier, 130 x 120 cm



Sans titre, 2020, lavis d'encre sur papier, 40 x 50 cm

endormi au milieu de nulle part (*Étendu*, 2019)? Que veulent dire ces peintures où la fille est liée à l'animal par ses gestes, le mouvement de son corps, comme l'enlacement, par exemple (*Tenir debout*, 2008), ou autres petits signes d'entendement (*Présentation*, 2005), d'empathie, mais aussi de distance? Quand sa propre identité demeure cachée derrière l'animal représenté par le masque, comme dans *Fille au masque* (2017), en bronze peint, ou dans *Nocturne* (2017), en aquatinte sur papier, quand l'animal morcelé est serré devant son propre corps (*Sans titre*, 2018) ou tenu dans une paume ouverte (*Dans mes mains*, 2018)?

Les animaux ont toujours été présents dans l'art, personnifications du divin, de l'humain ou du monde sauvage, aux antipodes de la culture et de la civilisation. Innombrables, ils peuplent les trésors d'art graphique et la littérature liée à notre mémoire culturelle, en particulier les registres fastueux des traditions médiévales des légendes et contes de fées, des textes religieux et mythologiques, des bestiaires et du monde illustré de l'art chrétien. Les êtres hybrides sont parmi les éléments les plus fascinants de cette période, ancrés dans les textes scientifiques de l'époque et dans le monde quotidien, les « miracles » qui expriment la sensibilité aux autres, le plaisir ressenti à l'encontre du mystérieux, de l'obscur, de l'inexplicable. Françoise Pétrovitch, qui s'intéresse aussi aux saints de cette période, comme le montre son étude de *Saint Sébastien* (2019), trouve en eux de quoi l'inspirer. Ses figures de bronze, *Sentinelle* (2015), *Lapin témoin* (2015) ou *Peau d'âne* (2018), et ses êtres hybrides sur papier, comme la fillette à tête de cheval ou le garçon à tête de chien (*Sans titre*, 2020), font référence aux créatures d'origine fabuleuse – le monde sauvage, païen – qui peuplent les territoires à la lisière de la nature domestiquée.

On pense à l'artiste américaine Kiki Smith, qui combine dans ses dessins et ses sculptures des figures généralement féminines en assemblages divers avec des animaux et des créatures hybrides, *homines monstrosi*, d'un genre qui appartient au bestiaire des êtres fabuleux de l'Occident médiéval : sirènes (*Sirens*, 2001) et harpies, femmes ailées comme des oiseaux (*Ladybird*, 2001), ou encore serpent à tête humaine. Cependant, les œuvres de Kiki Smith, qui représentent les relations entre l'être humain et la nature, illustrent davantage une vision de la société où les deux espèces pourraient coexister pacifiquement. Elle plaide pour « une nouvelle empathie entre créatures », « dessinant une nouvelle carte de la création où l'homme n'est plus le seigneur et maître, mais où il doit accepter sa parenté avec l'animal³. »



Sous les pattes, 2019, bronze, 24,5 x 35 x 7 cm



Kiki Smith, *Sirens*, 2001, bronze coulé, six éléments rangés par taille, de 13,3 cm x 14 cm x 4,5 cm à 25,4 cm x 17,2 cm x 7,8 cm



Présentation, 2004-2005, lavis d'encre sur papier, 160 x 120 cm

1 Le titre vient d'une citation de l'artiste dans un entretien avec Pascal Neveux, Valérie Pugin, Paul Ripocche et René-Jacques Mayer dans *Françoise Pétrovitch, Monographie*, Paris, Semiose éditions, 2014, p. 14.

2 *Ibidem*.

3 Marina Warner, "Wolf-girl, soul-bird : the mortal art of Kiki Smith", dans *Kiki Smith: A Gathering, 1980-2005*, éd. Siri Engbert, catalogue d'exposition, Minneapolis, Walker Art Centre, 2008, p. 45 et 53.

4 Jochen Hörisch (éd.), *Das Tier, das es nicht gibt: eine Text-Bild-Collage über das Eithorn*, Nördlingen, Franz Greno, 1986, p. 204.

5 Gilles Deleuze, « Little Hans assemble horses » (1988) dans *Towards an Aesthetics of Living Beings, Jahresring: Annual for Fine Arts 62*, 2015, p. 200-201.

6 Entretien avec P. Neveux, V. Pugin, P. Ripocche et R.-J. Mayer dans *Françoise Pétrovitch, op. cit.*, p. 14.

7 *Ibidem*, p. 15.

8 François Michaud, « Premier sang » dans *Françoise Pétrovitch, op. cit.*, p. 232.

9 Nancy Huston, « Après », dans *Françoise Pétrovitch, op. cit.*, p. 5.

Les animaux de Françoise Pétrovitch semblent plutôt « coder les paradoxes et expériences de l'ambivalence⁴ » qui caractérisent ses êtres humains. Dans son texte « Little Hans assemble horses », Gilles Deleuze démontre, en s'appuyant sur Spinoza, que ni l'être humain ni l'animal n'est défini par sa forme, ses organes ou ses fonctions : « On les définit par les affects dont ils sont capables⁵. » Il semble que les animaux dans l'œuvre de Françoise Pétrovitch partagent les émotions, les transports sentimentaux et la sensibilité des protagonistes humains. Ou qu'ils remplacent un élément qui leur fait défaut, comme dans la série *Poupée* (2007) : à chaque poupée il manque un membre, amputé, perdu – bras, jambe, main – mais à sa place, il y a un animal – lapin, cerf, faon, chevreau – comme pour compenser, ou pour compléter.

Naturellement, ces animaux regorgent de significations quand on se penche sur leurs origines mythologiques, théologiques, littéraires, ainsi qu'en histoire de l'art, mais ils peuplent aussi depuis longtemps nos mondes intérieurs et appartiennent aujourd'hui au domaine des mythologies individuelles bien au-delà des sciences. Françoise Pétrovitch a donc raison quand elle déclare : « Les œuvres émanent de moi, de mon monde interne⁶. » Elle définit le rôle des oiseaux dans la peinture murale *Lorsque la forêt s'éclaircit et retient ses animaux en elle* (2014) : « Cette solution plastique résout dans ce cas la question de l'onirisme, du chaos, du chahuté. Elle permet la fusion d'une réalité et de ce qui la traverse de pensées, de rêves, d'angoisses⁷. » Dans ses mondes imaginaires, l'animal enrichit la dimension humaine. Il est l'écho, le reflet, l'image fantôme, l'alter ego de la personne humaine, donnant toute latitude à l'échange des rôles pour se déguiser, se cacher, se dissimuler, voire se transformer en un autre être. L'impression d'« une forme d'Arcadie ambiguë⁸ » et que « tous les enfants sont des survivants, tous sont blessés⁹ » est redevable, dans une large mesure, à la présence des animaux. Et, comme dans la tradition médiévale, où ils sont parfois les messagers d'un autre monde – émanations d'utopies de guérison et de réconciliation – les animaux donnent à ses œuvres quelque chose de réconfortant ainsi que, peut-être, un soupçon de foi en la vie.

Petra Giloy-Hirtz